

Kaouther
Adimi

Nos richesses

R O M A N

Kaouther
ADIMI

Rentrée littéraire 2017 • **Seuil**

NOS RICHESSES

Du même auteur

L'Envers des autres
Actes Sud, 2011

Des pierres dans ma poche
Seuil, 2016

KAOUTHER ADIMI

NOS RICHESSES

roman

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

En exergue :
Frédéric-Jacques Temple, « Paysages lointains »,
Phares, balises & feux brefs, © Bruno Doucey, 2012.
Jean Sénac, « Lettre d'un jeune poète algérien à tous ses frères »,
Pour une terre possible... Poèmes et autres textes inédits,
© Marsa Éditions, 1999.

Pour les citations au fil du texte :
Jean El Mouhoub Amrouche, *Journal (1928-1962)*,
édité et présenté par Tassadit Yacine Titouh, © Non Lieu, 2009.
Edmond Charlot et Frédéric Jacques Temple,
Souvenirs d'Edmond Charlot, entretiens avec Frédéric Jacques Temple,
coll. « Méditerranée vivante/essais », © Domens, 2007.
Jean Giono, *Les Vraies Richesses*,
© Éditions Grasset & Fasquelle, 1937.
Fonds Armand Guibert, « Patrimoine méditerranéen »,
Bibliothèque interuniversitaire de Montpellier.
Jean Sénac, Carnet (14 mai 1945), cité par Hamir Nacer Khodja,
Sénac chez Charlot,
coll. « Méditerranée vivante/essais », © Domens, 2007.
Emmanuel Roblès, propos rapportés par Guy Dugas,
Roblès chez Charlot,
coll. « Méditerranée vivante/essais », © Domens, 2014.
Jules Roy, *Mémoires barbares*, © Albin Michel, 1989.
Henri Bosco, *Le Mas Théotime*, © Gallimard, 1945.

ISBN 978-2-02-137380-6

© Éditions du Seuil, août 2017,
à l'exception de la langue française en Algérie

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

« El Biar
je dévale vers le port
par le chemin du Télémy
qui flambe au soleil.
La rue Charras sent l'anisette.
Je feuillette un livre
aux Vraies richesses. »

Frédéric Jacques Temple,
Paysages lointains

« Un jour viendra où les pierres elles-
mêmes crieront pour la plus grande
injustice qui est faite aux hommes de
ce pays... »

Jean Sénac,
*Lettre d'un jeune poète algérien
à tous ses frères*

À ceux de la rue Hamani

Alger, 2017

Dès votre arrivée à Alger, il vous faudra prendre les rues en pente, les monter puis les descendre. Vous tomberez sur Didouche-Mourad, traversée par de nombreuses ruelles comme par une centaine d'histoires, à quelques pas d'un pont que se partagent suicidés et amoureux.

Descendre encore, s'éloigner des cafés et bistrot, boutiques de vêtements, marchés aux légumes, vite, continuer, sans s'arrêter, tourner à gauche, sourire au vieux fleuriste, s'adosser quelques instants contre un palmier centenaire, ne pas croire le policier qui prétendra que c'est interdit, courir derrière un chardonneret avec des gosses, et déboucher sur la place de l'Émir-Abdelkader. Vous raterez peut-être le *Milk Bar* tant les lettres de la façade rénovée récemment sont peu visibles en plein jour : le bleu presque blanc du ciel et le soleil aveuglant brouillent les lettres. Vous observerez des enfants qui escaladent le socle de la statue de

l'émir Abdelkader, souriant à pleines dents, posant pour leurs parents qui les photographient avant de s'empresser de poster les photos sur les réseaux sociaux. Un homme fumera sur le pas d'une porte en lisant le journal. Il faudra le saluer et échanger quelques politesses avant de rebrousser chemin, sans oublier de jeter un coup d'œil sur le côté : la mer argentée qui pétille, le cri des mouettes, le bleu toujours, presque blanc. Il vous faudra suivre le ciel, oublier les immeubles haussmanniens et passer à côté de l'Aéro-habitat, barre de béton au-dessus de la ville.

Vous serez seul, car il faut être seul pour se perdre et tout voir. Il y a des villes, et celle-ci en fait partie, où toute compagnie est un poids. On s'y balade comme on divague, les mains dans les poches, le cœur serré.

Vous grimpez les rues, pousserez les lourdes portes en bois qui ne sont jamais fermées à clé, caresserez l'impact laissé sur les murs par des balles qui ont fauché syndicalistes, artistes, militaires, enseignants, anonymes, enfants. Des siècles que le soleil se lève au-dessus des terrasses d'Alger et des siècles que nous assassinons sur ces mêmes terrasses.

Prenez le temps de vous asseoir sur une des marches de la Casbah. Écoutez les jeunes musiciens jouer du banjo, devinez les vieilles femmes derrière les fenêtres fermées, regardez les enfants s'amuser avec un chat à la queue coupée. Et le bleu au-dessus des têtes et à vos

pieds, le bleu ciel qui plonge dans le bleu marine, tache huileuse s'étirant à l'infini. Que nous ne voyons plus, malgré les poètes qui veulent nous convaincre que le ciel et la mer sont une palette de couleurs, prêts à se parer de rose, de jaune, de noir.

Oubliez que les chemins sont imbibés de rouge, que ce rouge n'a pas été lavé et que chaque jour, nos pas s'y enfoncent un peu plus. À l'aube, lorsque les voitures n'ont pas encore envahi chaque artère de la ville, nous pouvons entendre l'éclat lointain des bombes.

Mais vous, vous emprunterez les ruelles qui font face au soleil, n'est-ce pas ? Vous parviendrez enfin rue Hamani, l'ex-rue Charras. Vous chercherez le 2 bis que vous aurez du mal à trouver car certains numéros n'existent plus. Vous serez face à une inscription sur une vitrine : *Un homme qui lit en vaut deux*. Face à l'Histoire, la grande, celle qui a bouleversé ce monde mais aussi la petite, celle d'un homme, Edmond Charlot, qui, en 1936, âgé de vingt et un ans, ouvrit la librairie de prêt *Les Vraies Richesses*.

Le matin du dernier jour. La nuit s'est retirée, inquiète. L'air est plus épais, le soleil plus gris, la ville plus laide. Le ciel est chargé de gros nuages. Les chats de gouttière sont aux aguets, les oreilles dressées. Le matin d'un dernier jour, c'est comme un jour de honte. Les moins courageux d'entre nous pressent le pas, font mine de ne rien comprendre. Les parents tirent par le bras leurs rejetons qui s'attardent, curieux.

Il y a d'abord eu un grand silence rue Hamani, l'ex-rue Charras. C'est rare, un tel calme dans une ville comme Alger, toujours agitée et bruyante, perpétuellement en train de vibrer, de se plaindre, de gémir. Et puis, le silence a fini par se briser lorsque des hommes ont abaissé le grillage sur la vitrine de la librairie *Les Vraies Richesses*. Oh, il ne s'agit plus d'une librairie depuis les années 1990 et depuis sa reprise par l'État algérien à madame Charlot, la belle-sœur de l'ancien propriétaire. C'est une simple annexe de la Biblio-

thèque nationale d'Alger. Un lieu sans nom devant lequel les passants s'arrêtent rarement. Nous continuons tout de même à l'appeler la librairie des *Vraies Richesses*, comme nous avons longtemps continué à dire la rue Charras au lieu de la rue Hamani. Nous sommes les habitants de cette ville et notre mémoire est la somme de nos histoires.

Quatre-vingts ans qu'elle résistait! écrit sur un carnet à la couverture noire un jeune journaliste plein de zèle dépêché sur place. Il a des yeux de fouine, pensons-nous, et cela ne nous rassure pas. Cette librairie mérite mieux que ce garçon qui sent l'arriviste à plein nez. *Peu de monde, ciel triste, ville triste, rideau de fer triste sur les livres*, ajoute-t-il dans son carnet avant de se raviser et de barrer *ville triste*. Il réfléchit et son visage se plisse presque douloureusement. Il débute dans la profession. Son père, propriétaire d'une grosse entreprise de plastique, a passé un marché avec le rédacteur en chef: l'embauche de son fils contre l'achat d'encarts publicitaires. Depuis nos fenêtres, nous suivons des yeux ce journaliste un peu gauche. *Coincée entre une pizzeria et une épicerie, il y a l'ancienne librairie des Vraies Richesses, qui fut fréquentée par d'illustres écrivains*. Il mâchouille son stylo, griffonne dans la marge. *(Il y avait Camus mais qui sont les autres dont les photos sont punaisées à l'intérieur de la librairie? Edmond Charlot, Jean Sénac, Jules Roy, Jean Amrouche,*

Himoud Brahimi, Max-Pol Fouchet, Sauveur Galliéro, Emmanuel Roblès... Aucune idée. Faire des recherches). Dehors, sur la petite marche où s'installait le jeune Albert Camus pour corriger des manuscrits, une plante est posée. Personne ne pense à l'emporter. Ultime survivante (ou ultime témoin?). Cette librairie/bibliothèque était parfaitement entretenue : sa belle façade vitrée brille de mille feux (vérifier si briller de mille feux est un cliché). Il met un point et va à la ligne : Le ministère de la Culture a refusé de répondre à nos questions. Pourquoi céder une bibliothèque municipale à un acheteur privé? Cela ne dérange donc personne que nous ne puissions plus lire, plus nous instruire? Un homme qui lit en vaut deux. C'est ce qui est marqué en français et en arabe sur la façade vitrée de la librairie, mais un homme qui ne lit pas ne vaut rien. Il barre cette dernière phrase et continue : En ces temps de crise économique, l'État croit bon de vendre de tels lieux aux plus offrants. Depuis des années, il dilapide l'argent du pétrole et maintenant, les ministres crient : « c'est la crise », « nous n'avons pas le choix », « ce n'est pas grave, le peuple a besoin de pain, pas de livres, vendons les bibliothèques, les librairies ». L'État brade la culture pour construire des mosquées à tous les coins de rue! Il y a un temps où les livres étaient si précieux que nous les regardions avec respect, que nous les promettions aux enfants, que nous les offrions aux êtres aimés!

Content de son ébauche d'article, le journaliste s'éloigne, carnet noir à la main, stylo dans la poche, sans un regard pour Abdallah, le préposé au prêt des *Vraies Richesses* que nous appelons le libraire. Ce dernier est seul sur le trottoir, rue Charras. Il mesure presque deux mètres, et même s'il doit prendre appui sur une canne en bois, il reste imposant. Il porte une chemise bleue et un pantalon gris. Un drap blanc, en coton égyptien épais, propre quoiqu'un peu jauni, est posé sur ses épaules. Le visage de l'homme est ridé, son teint pâle, sa bouche bien dessinée. Il ne dit rien. Il se contente de fixer la grande vitrine de ses immenses yeux noirs, pénétrants. C'est un taiseux Abdallah, un être plein de fierté qui a grandi en Kabylie, à une époque et dans un pays où on ne parle pas de ses sentiments. Pourtant, si le journaliste avait pris le temps de l'interroger, le vieil homme lui aurait peut-être raconté de sa voix à l'intonation grave, apaisante, ce que représente ce lieu pour lui et pourquoi il a aujourd'hui le cœur brisé. Oh, il n'emploierait pas cette expression de « cœur brisé », il utiliserait d'autres mots. Il privilégierait des émotions teintées de colère, tout en tenant bien serré autour de lui ce drap blanc qu'il ne quitte jamais. Mais le journaliste est déjà loin. Il sifflote dans son bureau et tape frénétiquement sur son clavier. Il ne se rend pas compte que ses

sifflotements agacent ses collègues qui échangent des regards entendus.

Rue Hamani, ex-rue Charras, la lumière grise du soleil d'hiver peine à éclairer la rue. Les commerçants ouvrent leurs magasins en prenant leur temps, rien ne presse. Boutique de lingerie, épicerie, restaurant, boucherie, salon de coiffure, pizzeria, café... Nous saluons Abdallah d'un signe de tête ou d'une légère pression sur le bras. Nous savons ce qu'il ressent. Qui n'a pas vécu un dernier jour, ici ? Des enfants traversent la rue sans respecter les passages piétons récemment repeints, peu soucieux des conducteurs de grosses voitures françaises, allemandes, japonaises – défilé international –, qui klaxonnent. Les lycéens portent des sacs à dos tagués par les copains, fument, flirtent. Les petits garçons sont vêtus de blouses bleues boutonnées jusqu'au cou et les petites filles de tabliers roses. Ils crient, s'interpellent, rient, chuchotent. Un écolier bouscule Abdallah, bredouille des excuses en levant bien haut la tête pour tenter de croiser le regard de cet homme si grand, avant de filer vers sa sœur aînée qui lui hurle de se dépêcher s'il ne veut pas une claque. « Vous êtes de sales morveux », vocifère une femme à la grosse tête et aux cheveux attachés à la va-vite sur la nuque. Équipée d'un balai et d'un seau d'eau grise à l'odeur chimique, elle frotte le trottoir. L'un des

enfants lui fait un bras d'honneur. « Tu vas voir », répond-elle et vlan, elle lui balance son seau d'eau sale. L'enfant tente de l'éviter mais le bas de son pantalon en toile beige est tout de même éclaboussé. Il clame, menaçant : « Je le répéterai à ma mère ! », et s'enfuit en direction de l'école. La rue est de nouveau calme, étrangement sombre. Les commerçants scrutent le ciel, anxieux. Nous ne sommes pas habitués à l'absence de soleil. « L'hiver sera dur, il emportera beaucoup de miséreux avec lui », affirme Moussa, le gérant de la pizzeria, voisin des *Vraies Richesses*. Il est connu dans tout le quartier pour sa générosité et sa tache de naissance en forme de continent africain sur le visage.

Appuyé sur sa canne, Abdallah pense que c'est le premier matin depuis vingt ans où Moussa ne le rejoindra pas avec un café noir. Abdallah lui a toujours interdit l'accès aux *Vraies Richesses* avec une boisson, effrayé à l'idée qu'il puisse tacher les livres. Il sait qu'en fin de journée une petite fille accompagnée de sa mère viendra choisir des livres pour la semaine. Jupe rose, gilet blanc, chaussures vernies, une couette sur le côté. Elle trouvera porte close.

Avant, nous pouvions apercevoir Abdallah, à travers la vitrine éclatante de propreté, s'affairant, se battant contre des fourmis rouges. Parfois, des adolescents du

quartier attendaient qu'il ait le dos tourné pour lui chaparder des livres, mettant le bazar dans son rangement. Il laissait faire, déclarant à Moussa en haussant les épaules : « Bah, si ça leur permet de lire, ces gamins... » Son ami savait que les jeunes revendaient les livres sur un marché aux alentours mais n'osait pas en parler à Abdallah.

Dans le quartier, nous aimons bien ce vieil homme solitaire. Que pouvons-nous raconter sur lui ? Nous ignorons son âge. Il ne le sait pas lui-même. Il est présumé né. Lorsque Abdallah est venu au monde, son père était en France où il travaillait comme ouvrier dans une usine du Nord. Personne n'est allé déclarer sa naissance. Depuis, le libraire trimballe des papiers avec « présumé né » en guise de date d'anniversaire. Son âge, on le devine à sa canne, à ses mains qui tremblent plus qu'avant, à sa manière de tendre l'oreille, à sa voix qui est devenue plus forte.

Sa femme est morte, pendant la décennie noire, juste avant l'arrivée d'Abdallah rue Hamani. Quand ? Où ? Nul ne peut répondre à ces questions. Il n'est pas d'usage, ici, d'interroger un homme sur sa femme qu'elle soit vivante ou morte, belle ou laide, aimée ou haïe, voilée ou non. À notre connaissance, il n'a qu'un enfant, une fille qui s'est mariée en Kabylie.

Quand Abdallah a commencé à travailler aux *Vraies Richesses*, nous avons mesuré pour lui la librairie : sept mètres de largeur sur quatre de longueur. Il s'amusait à tendre les bras et disait qu'il pouvait presque toucher les murs. À l'étage, auquel on accédait grâce à un escalier raide, il a installé un matelas de fortune et deux couvertures bien chaudes car les lieux n'ont jamais été chauffés. Il a aussi fait l'acquisition d'un réchaud électrique, d'un minuscule réfrigérateur et d'une lampe d'appoint. Il faisait ses ablutions et lavait ses vêtements dans le cabinet de toilette de la librairie.

Avant, il avait travaillé dans l'annexe d'une mairie où il était chargé de tamponner des papiers. Il y avait toutes sortes de documents sur lesquels il lui fallait apposer un cachet, toute la journée. Heureusement, les gens l'appréciaient et prenaient le temps de discuter avec lui. En 1997, après le décès de sa femme, il a été muté à sa demande dans cette librairie et on lui a remis un courrier lui indiquant qu'il n'en bougerait pas jusqu'à sa retraite. Qui finit par arriver. Mais on l'avait oublié là. Personne ne vint le remplacer. Incapable d'abandonner les lieux et n'ayant ni projet ni endroit où aller, il est resté sans se plaindre ni rien dire à personne.

Voilà tout ce que nous savons sur cet homme.

Et un jour, les premiers courriers officiels sont arrivés, l'informant de la vente du local du 2 bis rue Hamani au profit d'un industriel et de la fermeture prochaine des *Vraies Richesses*. Il a pensé naïvement pouvoir convaincre les représentants de l'État de l'importance de maintenir ce lieu ouvert. Il a téléphoné au ministère de la Culture mais personne ne lui a répondu. Le numéro de téléphone était occupé en permanence et il n'y avait pas moyen de laisser un message car le répondeur était saturé. Il s'est déplacé pour entendre le gardien lui rire au nez. À la bibliothèque nationale, on l'écouta longuement avant de le raccompagner à la porte sans un mot, sans une promesse. Lorsque le nouveau propriétaire est venu visiter *Les Vraies Richesses*, Abdallah lui a demandé ce qu'il comptait faire de la librairie. « La vider entièrement, virer ces vieilles étagères, repeindre les murs pour permettre à l'un de mes neveux d'y vendre des beignets. Il y aura tous les types de beignets possibles : au sucre, à la pomme, au chocolat. Nous sommes proches de l'université, il y a un gros potentiel. J'espère que vous serez l'un de nos premiers clients. »

Nous avons accouru, alertés par les cris, pour trouver le propriétaire en train de se relever et d'épousseter son costume. Abdallah tonnait, en brandissant le